

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Etranger

Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

LA RÉCIDIVE DU CHAT-FOURRÉ DE CHATEAU-THIERRY

ÉCŒURANTE BALADE A L'AQUARIUM



JUGEUR RÉCIDIVISTE

Et foutre, voici que le jugeur de Château-Thierry récidive !

Vous savez, les bons bougres : l'époilant chat-fourré Magnaud qui acquitta Louise Ménard, la chapardeuse de pain.

Eh bien, il vient encore de se fendre d'un verdict qui n'est pas dans un sac !

Les balances de l'injustice sont pas habituées à pareilles galipètes : leur coutume est de pencher du côté des riches et des puissants — et nul ne supposait qu'il put en être autrement.

Le métier d'enjuponné est tellement en dehors de l'humanité qu'on ne pouvait pas se foutre dans le siphon qu'un homme put rester homme sous la défroque justiciarde. C'est pourtant vrai, nom de dieu !

Le président Magnaud en est un sacré échantillon.

Mais, ce n'est fichtre pas une raison pour rapapilloter les bons bougres avec la séquelle des marchands d'injustice : ce n'est pas parce qu'un homme — de plus dure trempe que le plus dur acier — a su se conserver chouette dans cette pourriture, qu'il faudrait foutre au rancard la haine féconde qu'ont pour les jugeurs tous les gas d'attaque.

Le président Magnaud est un riche type. Parfaitement, mille tonnerres !

Mais, serait-il trente-six mille fois plus riche type que ça ne déteindrait pas sur ses collègues : ceux-là restent ce qu'ils sont, — des monstres !

Le président Magnaud est tout simplement la preuve de la puissance d'infiltration qu'ont les idées d'émancipation : pour avoir germé dans sa citrouille et son cœur, — dans le fumier du Code, — il faut que ces galbeuses idoches soient bougrement vivaces !

D'ailleurs, si exceptionnel qu'il soit, il n'est pas unique.

Une fois déjà — il y a à peu près un demi-siècle — un jugeur se trouva être un homme : Cabet, l'inventeur de la Nouvelle Icarie, avant de se lancer dans le mouvement révolutionnaire, fut procureur du roi — avocat bêcheur.

Mais foutre, sauf gourance de ma part, je crois que c'est à peu près tout ce qu'a fourni la magistrature :

Deux hommes en un demi-siècle !

C'est bougrement maigre !

De toutes les carrières — baptisées « libérales » — celle de l'injustice me paraît être celle où on est le plus racorni.

Il arrive — pas souvent, sûrement, mais enfin, ça se voit,

Il arrive que des ratichons foutent leur froc aux orties, que des aristos se torchent le cul de leurs parchemins, que des banquiers défoncent leurs coffres-forts et distribuent leur pépettes.

Mais ce qui ne se voit guère, c'est des jugeurs qui deviennent des hommes.

Ça fait deux fois en cinquante ans : Cabet ! Magnaud !

C'est aux séduiseurs et aux lâcheurs de filles du peuple que, ce coup-ci, s'en est pris le jugeur de Château-Thierry :

A Montreuil-aux-Lions, un petit patelin de l'Aisne, Eulalie M..., une gironde gosseline, turbinait dur dans un baigne de passementerie et, avec les 50 balles qu'elle gagnait par mois, vivotait tranquille.

Le fils d'un richard, un freluquet du pays, fit du plat à la petite et, en promettant le « marida », il arriva à ses fins : Eulalie se laissa biscoter et ils se mirent en ménage.

En ne disant pas « Zut! » aux propos d'amour du séducteur, Eulalie eut bougrement raison.

Y a belle lurette que la vieille « sagesse des nations » a dit que « c'est pas fait pour mesurer de l'avoine... »

Et foutez, les pauvres filles qui ont la trufferie de coiffier Sainte-Catherine sont des gourdes.

La vie est la vie!

Il faut profiter de son printemps! Si on laisse fuiter la belle saison..., on s'en mord les pouces plus tard.

Evidemment, il y a un cheveu!

Tout irait comme sur du velours et les amoureux se bécoteraient sans arrière-pensée si la société était gentiment alignée et si la table était mise pour tous.

Mais, comme il n'en est pas ainsi, trop souvent l'amour engendre misère et larmes.

Et ça, grâce à la mufflerie des jean-foutre de la haute qui, de même qu'ils ont fait des lois au bénéfice des riches contre les pauvres, en ont pondu une sale collection au profit des hommes contre les filles du peuple.

—o—

La lune de miel d'Eulalie avec son type, Léonce S..., dura jusqu'à temps qu'il y eut un gosse à la clé — à peu près trois ans.

Quand la pauvre eut fait ses couches le mufle avait soupé d'elle et il la plaqua.

Un moment, il avait eu envie de « régulariser sa situation », mais sa famille, qui était au pognon, n'eût pas de peine à faire comprendre au bourgeoisillon qu'on prend une ouvrière pour s'amuser, — histoire de jeter sa gourme — mais non pour le conjungo.

Pour le mariage, c'est pas le caractère et les sympathies qu'il faut assortir : c'est les sacs d'écus!

Or, comme Eulalie était tout plein pauvre, y avait pas de mariage possible avec elle.

Le freluquet ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre : il plaqua donc la petite et, pour l'empêcher de chialer, de temps à autre — quand elle avait trop faim! — il lui glissa une pièce de cent sous.

Eulalie, que son singe avait balancée lorsqu'elle s'était trouvée enceinte — sous prétexte que son bidon déshonorait la boîte — réussit, à force de supplications, à se faire embaucher à nouveau. Seulement, comme elle était « déshonorée » et qu'elle avait un mioche à faire becqueter, le salaud d'exploiteur ne consentit à la reprendre qu'à raison de 12 francs par mois, au lieu de 50.

Hein, les camaros, comment trouvez-vous ce jean-foutre?

Il sait tirer profit du « déshonneur » des pauvres copines, le porc!

Un vrai marlou, quoi!

Les choses en étaient là quand Eulalie trouva son séducteur dans la rue, en train de faire des petits pains à une autre.

Furibonde, la pauvre abandonnée empoigna quelques cailloux et les foutit à la margoulette du salopaud. Oh, il fut peu mouché : une égratignure au-dessus de l'œil.

Au lieu de radiner chez lui, le bourgeoisillon eut le culot d'aller raconter son aventure aux marchands d'injustice et de porter plainte contre Eulalie.

C'est sur cette plainte qu'a eu à prononcer le jugeur Magnaud et, ainsi que je l'ai dit en commençant, il s'est fendu d'un jugement aux petits oignons.

Après avoir expliqué la vacherie du freluquet bourgeois et son lâchage d'Eulalie il a ajouté :

« Attendu que depuis le 26 février dernier S... a supprimé tout secours à Eulalie M... réduite à peu près à la misère;

« Qu'aigrie et surexcitée par la déplorable situation où elle était laissée, ainsi que son enfant, on s'explique, sans cependant pouvoir l'excuser

légalement une façon complète, qu'elle se soit livrée sur le plaignant à des actes de violence....

« Attendu que le plaignant, « Don Juan » de village, au lieu de racheter son odieuse conduite en se montrant très indulgent pour celle à qui il avait promis de donner son nom, a poussé l'infamie jusqu'à tenter de la faire passer pour une fille de mauvaises mœurs....

« Qu'il existe, en conséquence, en faveur d'Eulalie des circonstances particulièrement atténuantes....

« Qu'à tous ces éléments d'atténuation il vient s'en joindre un autre et non des moindres, résultant de cette lacune de notre organisation sociale qui laisse à une fille-mère toute la charge de l'enfant qu'elle a conçu, alors que celui qui, sans aucun doute, le lui a fait concevoir, peut se dégager allégrement de toute responsabilité matérielle;

« Qu'un semblable état de choses, qui met souvent la femme abandonnée dans la terrible alternative du crime ou du désespoir, est bien fait pour excuser dans la plus large mesure les mouvements et les actes violents auxquels elle peut se laisser aller contre celui dont le cœur est assez sec et le niveau moral assez bas pour lui laisser supporter, malgré sa situation aisée, toutes les charges de la maternité.... »

Je te crois mon vieux Magnaud, que de tels fourbis sont des excuses à la violence d'Eulalie....

Bibi dirait même que ça les légitime bougrement!

En conséquence de tout ça, le jugeur de Château-Thierry, après avoir ajouté que la loi l'empêche d'acquitter l'accusée, condamne Eulalie à vingt ronds d'amende avec la loi Béranger à la clé.

C'est très bien, nom de dieu!

Mais que vont dire ses collègues?

Pardienne, y a pas d'erreur : ils vont le museler un de ces quatre matins!



BALADE A L'AQUARIUM

— Tu diras ce que tu voudras, mon vieux Peinard, tu ne me feras jamais avaler que tous les députés soient des mufles ou, comme tu dis, des bouffe-galette et qu'ils soient impuissants à rien faire pour l'ouvrier. C'est des hommes comme nous, ils comprennent les idées, ils ont du sentiment. Ils ne peuvent pas se foutre du monde comme tu le dis. D'abord, depuis le temps qu'ils existent on s'en serait bien aperçu, on les aurait saqué, et ferme.

Le copain qui me dégoisait ça n'est pas depuis longtemps dans le mouvement. D'ailleurs, tétu comme une bourrique.

— Bon que j'y réponds, je pourrais répliquer à ton boniment; j'ai assez d'arguments au fond de mon sac. Mais pour ces choses-là mieux vaut voir que parler. Procure-toi une carte d'entrée. Mets-toi sur ton trente-et-un, si tu ne veux pas qu'on te regarde de mauvais œil, vas à une représentation de l'Aquarium et, quand tu auras vu, viens prendre une chopine et me jaspiner tes impressions.

Mardi, voilà le copain qui radine. On s'installe chez le bistrot.

— Eh ben? que j'interroge.

— Merde! qu'il me répond. T'avais raison et encore t'en dis pas assez... jamais assez! Ah, ma pauvre vieille. Quelle équipe, quelle tourne. Vingt-cinq francs par jour pour ça et encore des égards et des voyages à l'œil... Des coups de pied au cul que je leur foutrais et si après ça ils n'étaient pas calmés et s'ils ne se tenaient pas tranquilles une bonne douche à la pompe à vapeur... Quelle équipe, nom de dieu, quelle équipe!

Bibi jubilait bougrement.

— Voyons, ma vieille, du calme et jabotte moi quelques mots de ton voyage à l'Aquarium.

— Voilà. J'arrive à la grille. Il y a là une thiaulée de flics et de roussins, à croire qu'ils ont la frousse.

« Ben vrai! » que je me dis, faut qu'ils aient la conscience bougrement peu tranquille pour se faire garder comme ça!

Sans compter qu'il y a, je crois, une compagne

de trouffions en permanence dans les coulisses. Enfin, passons.

Je passe la grille. Premier larbin.

J'arrive à la porte des tribunes. Second larbin.

— Votre canne au vestiaire, mossieu!

— Bon! que je dis. Les précautions continuent. On sait pas jusqu'où ça peut aller.

Après avoir défilé dans un tas de couloirs sous l'œil inquisiteur d'une chiee de larbins, j'arrive enfin dans la tribune. Par veine, j'avais dégotté celle du milieu. Je m'installe et je regarde la salle des séances, l'Aquarium proprement dit.

Pas un chat encore, pas un seul bouffe-galette. En face de moi une série de boiseries étalées en escalier. « Ici, le fauteuil présidentiel, là, les chaises des secrétaires; là, la tribune sans chaise ni fauteuil » me dit le larbin qui nous sert de bonnisseur.

Au dessous de moi et disposés en amphithéâtre les sièges des députés. Devant chaque siège un pupitre. Je croyais que c'était pour mettre des papiers, des plumes, tout ce qu'il faut pour faire des lois. Il paraît que ça sert à tout autre chose.

Quelques dépotés arrivent. Un vieux va se loger tout en haut de l'amphi à droite et s'endort presque aussitôt. Il ne s'est pas réveillé de toute la représentation et ce n'est foutre pas le chahut qui a manqué! Ça doit être un vieux parlementaire, un habitué.

Autour de moi, dans les tribunes on cause de la séance.

— Ça va chauffer, dit-on.

Il s'agit de nommer un président, un pion qui distribuera aux récalcitrants, à ceux qui ne seront pas sages des amendes, des jours de consigne ou des réprimandes.

Les opportunistes veulent Deschanel, les radicaux Brisson. Moi je les emmerde tous les deux.

En attendant que le président soit élu, c'est le plus vieux bouffe-galette, un birbe de 84 ans, qui préside.

Justement comme j'étais en jaspine avec les voisins des tribunes un larbin se fout à gueuler : « Mossieu le président! » et le vieux rapplique, escorté de ses secrétaires, grimpe les escaliers et s'installe tout en haut de l'échelle. Sitôt qu'il est assis, toute l'équipe des bouffe-galette rapplique en faisant un chahut étourdissant, en une bousculade faramineuse. Quelques uns gagnent leurs places, la plupart restent au pied de l'étal du président, autour du dégueuloir. Chacun jaspine de ses petites affaires. Dans des groupes se maquillent les maquereautages du vote qui va avoir lieu. Beaucoup s'installent, se foutent à lire, à faire leur correspondance. Pour un peu, ils joueraient à la manille aux enchères.

La séance est ouverte, pas un ne se dérange.

— Messieurs, un peu de silence, s'il vous plaît! gueule un larbin qu'on a embauché pour la puissance de ses poumons pour crier « silence! » sans fin ni cesse.

Le pion haut perché chahute avec sa sonnette. Ah ouat! chacun continue à s'en fiche. Le vieux annonce qu'on va procéder au scrutin par appel nominal.

Le larbin m'explique que chaque bouffe-galette, à l'appel de son nom grimpe au dégueuloir, reçoit une boule d'un secrétaire, donne à son second secrétaire un bulletin sous enveloppe qu'on fout dans la tnette, puis rend la boule à un troisième secrétaire. C'est un petit jeu qui ne manque pas de charme... Pour le spectateur il a un sacré défaut : c'est de se répéter 580 fois.

Oui, mon vieux Peinard, pendant une heure au moins, j'ai vu défiler une par une toutes les gueules des dépotés. J'aurais préféré une visite au musée du Louvre ou même à la Morgue.

Comme je demandais à un voisin chouette pourquoi cette histoire de scrutin, il m'a expliqué que c'était pour éviter les maquereautages, les votes des deux pattes, les vols de bulletins et autres truquages habituels quand il s'agit de votellerie.

Rien de rigolo dans ce défilé, sauf les hurlements dont chaque parti gratifiait l'ascension des adversaires au dégueuloir et les coups de battoir dont il saluait ses chefs de bande.

Enfin, vers 4 h. 1/2, cette comédie a pris fin. Les secrétaires sont sortis pour éplucher le contenu des tnettes, — tandis qu'avec mon voisin nous sortions pour éplucher le contenu d'une chopine.

Quand nous avons rappliqué, les bancs étaient remplis, kif-kif les bancs de la criée aux poissons le matin, aux Halles, avant l'arrivée du client.

Le client a rappliqué! C'est un pommadé, parvenu dit-on à force de lécher les pieds des vieilles gonzesses influentes, — les pieds... et peut-être autre chose!

Le résultat complet n'a pas encore été proclamé, mais on le connaît : les complices du pommadé Deschanel lui font une ovation, les adver-

saïres l'engueulent, — très discrètement encore. Chacun fait le plus de chahut qu'il peut à coup de gueule, à coup de pied, enfin à coup de pupitre.

Voilà, paraît-il, la vraie utilité parlementaire de cet instrument.

Au-dessous de moi un chaluteur prenait le couvercle du sien et le cognait de toute la force de ses deux pattes contre le rebord. Il paraît que ses électeurs l'ont chargé spécialement de cette besogne. Le malheur est que c'est à nos frais que ça se passe!

Pour un bon bougre quelconque un pupitre dure un an, deux ans et plus. A l'Aquarium la durée normale de cet outil est d'une semaine. J'ai lu ce matin dans les quotidiens que, rien qu'à cette séance, les bouffe-galette avaient détérioré, tant en pupitres qu'en enciers, pour plus de 350 balles.

Dans tout ce que j'avais vu jusque là, y avait même pour être dégoûté. Eh bien, ça a encore été pire! Moi qui me figurais que le parlementarisme ça adoucit les mœurs... Ah ouat!

Quand on a proclamé le gagnant, le jean-fesse Deschanel, ça a été, à gauche, dans la coterie qui en pinçait pour Brisson, une explosion de fureur épouillante.

Lorsque l'emmiellé Deschanel, ayant pris possession de sa présidence a voulu baver son boniment de remerciements, ça a été un bacchanal monstre. Et ce qu'il y avait de tordant c'est que ses partisans faisaient pour le moins autant de boucan que ses adversaires.

A un moment, un chacal opportuniste voulait qu'on déporte de la salle les boucanneurs de gauche: « Ben, viens y donc! » qu'a répliqué un social en relevant ses manches.

« Chiche!... Kiss! kss! » que j'avais envie de faire.

Devant un bacchanal si faramineux, aux trois quarts ahuri, n'y tenant plus, j'ai foulu le camp prendre l'air. Ouf! j'ai été heureux de me retrouver dans la rue, au milieu des gueules indifférentes ou sympathiques du populo.

Vrai, c'est écoeurant!... écoeurant!

—o—

J'avais laissé dégoiser le fiston.

— Bois un peu, l'ami, t'as le gosier sec! que j'y ai fait.

Et quand il a eu lampé une bonne rasade, j'ai repris:

— Allons, je vois que de reluquer la ménagerie parlementaire t'a mieux convaincu qu'une tripotillée de ruminades. Ah, si tous les bons bougres pouvaient, kif-kif toi, défilier à une représentation de l'Aquarium, on verrait vite le bout du parlementarisme.

Ce qui sauve cette saloperie, c'est qu'on s'illusionne! On s'imagine que le spectacle des bouffe-galette assemblés est imposant, que tout s'y passe avec un décorum faramineux et que les relations y sont tout ce qu'il y a de hurf.

Tu as eu un échantillon du contraire!

Une collection de marlous se chicanant pour leurs marmites y mettent plus de politesse et de bonnes façons que nos bouffe-galette discutant sur ce qu'on est convenu d'appeler les « intérêts du pays ».

Tu as assisté à un riche chahut, et tu te rends compte que d'une telle cacophonie, d'un tel troupeau d'enragés il n'y a pas même qu'il sorte quelque chose de potable, — même s'il y avait de la bonne volonté... Or, comme il n'y a pas plus de bonne volonté que d'autre chose, — y a pas d'erreur: il n'y a rien de rien à attendre des bouffe-galette!

— Je m'en rends compte, père Peinard. Pourtant, je ne saisis pas bien comment des types qui ne sont ni meilleurs ni pire que d'autres, soient si rapidement modifiés par l'influence du Palais-Bourbon? Ça m'épate que la coquinerie parlementaire ait si vite étouffé en eux ce qui restait de potable!

— Ah, fichtre, c'est une sacrée discutaillerie à laquelle ta question ouvre la porte. Comme il se fait tard, si ça ne te défrise pas, on en restera là pour cette fois et, dans la semaine on reprendra la conversation.

Sur ce, je vais transcrire notre jaspinaade pour les bons bougres qui se gargarisent du caneton.

MAUDITS CAFARDS!

J'ai déjà eu l'occase — l'an dernier — de passer à l'astique l'engeance cafarde de l'hôpital Saint-Louis.

Je repique au truc.

Mais, les bons bougres, n'allez pas conclure que la peste noire qui règne dans cette boîte

ne se paie des crapuleries qu'une fois par an. Que non pas!

C'est continuellement que les culs-noirs, raticions et nonnes emmerdent les malades — et c'est continuellement qu'ils méritent d'être engueulés.

L'autre jour, la compagne d'un bon bougre, L., rentrée à Saint-Louis pour subir une opération très sérieuse, fut salement ramponnée par le raticion: le bâton de réglisse s'attacha à elle, pire qu'une sangsue, et profitant de sa faiblesse il réussit à lui fiche le trac de la mort et à la confesser. Voyant qu'il avait agrippé la pauvre malade il lui serina que son mariage civil ne suffisait pas et qu'il lui fallait forcer son mari à passer par l'église....

Au total, il lui dégueula toutes les ragougnasses qui sont le bagage de l'engeance noire.

Toutes ces saloperies n'étaient pas faites pour la guérir, — au contraire, nom de dieu!

Aussi, quand son mari vint la voir, il la trouva fort affectée par les tortures morales du frocard.

Illico, il envoya une babillarde au directeur de l'hospice. Celui-ci alla trouver la malade et lui serina que le raticion n'a pas le droit de pénétrer dans les salles sans être appelé et que s'il revient l'emmerder elle n'a qu'à l'envoyer promener.

Ca, c'est du chiquet!

Les gourdes du Conseil cival peuvent accepter des boniments pareils et croire que le raticion ne pénètre dans les salles que quand il est appelé.... Mais, le bon bougre qui a un peu vécu sait bien que l'engeance noire se faufile partout.

Pour qu'un malade ne soit pas cambronné par le bâton de réglisse il faut qu'il ait le nerf de prendre le pot à tisane pour le lui casser sur la hure.

Et dam, tous les malades n'ont pas la force et l'estomac pour ça!

Il n'y a qu'un échenillage complet — avec enfouissement dans la chaux vive — kif-kif on fait pour les hannetons, qui puisse délivrer radicalement le populo de la vermine cafarde.

La Joie au Vinaigre

DIALOGUES BREFS

Un anarcho. — *Que diriez-vous si les Alsaciens se révoltaient contre l'Allemagne?*

Lapoire. — *Ce serait très beau!*

L'anarcho. — *Que diriez-vous si les Malgaches se révoltaient contre la France?*

Lapoire. — *Ce serait ignoble!*

..

L'anarcho. — *Comprenez-vous qu'un peuple se fâche tout rouge quand il a faim?*

Lapoire. — *Parfaitement.*

L'anarcho. — *Alors, vous comprenez que 50,000 habitants, par exemple, se révoltent quand ils ont faim?*

Lapoire. — *Oui...*

L'anarcho. — *Et 200,000? Et 500,000? Hein?*

Lapoire. — *Oui, parbleu!*

L'anarcho. — *Et 500? Et 50? Et 5? Et 2? Et UN?*

Lapoire. — *Taisez-vous! Vous allez me faire dire des choses abominables!*

..

L'anarcho. — *Alors, vous êtes pour l'Espagne contre l'Amérique?... Pourquoi?*

Lapoire. — *Parce que ma générosité me fait toujours prendre le parti des plus faibles...*

L'anarcho. — *Très bien, je vous en félicite!... Mais, c'est Cuba qui est le plus faible... et non l'Espagne qui pressure cette colonie.*

Lapoire. — *Je ne puis pas soutenir Cuba! C'est une propriété de l'Espagne... Ou alors, il faudrait aussi que je soutienne l'Algérie contre la France!...*

L'anarcho. — *Mais, pardon: que devient donc votre fameuse générosité? Vous êtes, je crois, pour l'Irlande contre l'Angleterre?*

Lapoire. — *Oui.*

L'anarcho. — *Eh bien, le cas de l'Irlande n'est-il pas le même que celui de l'Algérie, de Cuba, de toute colonie?*

Lapoire. — *Ah, vous m'embêtez!... On ne peut ja mais avoir raison avec vous!!*

La Police collabore aux Quotidiens

Le soir du débarquement à Paris de Drumont, tandis que les camelots l'acclamaient — sans grand entrain, malgré qu'ils eussent été payés pour — des bons bougres voulurent profiter de l'occase pour huer le jésuitard bouffe-galette d'Alger.

La pestaille se garda bien de fiche le grappin sur les pauvres types payés pour brailler « Vive Drumont! »

En quoi elle fit bien, nom de dieu!

Mais alors, pourquoi n'être pas impartiale jusqu'au bout? Pourquoi chercher pouille à ceux qui clamaient « A bas Drumont! Vive la Sociale! »?

Ca, il faut aller le demander à l'affameur Méline.

Toujours est-il que quatre bons bougres furent arrêtés, conduits au poste et passés à tabac dans les grands prix.

Le lendemain, la plupart des quotidiens collaient dans leurs pissotières une note rédigée par les chieurs d'encre de la Préfectance — car les bons bougres l'ignorent trop: la police collabore aux quotidiens et les alimente de *faits-divers* que, presque tous, insèrent nature.

Donc, selon la coutume, la note de police racontant, avec tout l'attirail de bave et de mensonge qu'il convient, l'arrestation des quatre manifestants, fut insérée par les quotidiens.

Il était dit dans cette ordure que les quatre victimes de la rousse, signalés depuis une huitaine de jours comme « anarchistes très dangereux » étaient, depuis lors, filés avec soin par la Secréte. Cette filature avait pris fin à la gare de Lyon où, « à la faveur du bruit les quatre anarchistes se ruèrent dans la foule et tapèrent à tort et à travers... »

Si, dans les quotidiens, on avait seulement deux liards de flair, cette histoire de quatre bons bougres se jetant sur la foule pour cogner à tort et à travers eut semblé louche.

La ficaille agit ainsi.

Mais il n'y a qu'elle!

Seulement, cette vilénie étant attribuée à des anarchos, ça passa carrément — jamais trop on ne débîne les anarchos!

La note de police ajoute, qu'aidés « des gardiens de la paix, les agents de la sûreté réussirent après un combat acharné au cours duquel ils furent fort maltraités à s'emparer des quatre mauvais drôle... »

La pestaille aurait trinqué que ce serait pain bénit, nom de dieu!

Mais c'est faux. Seuls trinquèrent les quatre pauvres bougres: trimballés au poste de la rue Traversière, ils furent salement tarabustés et l'un d'eux surtout, Bataglia, fut si richement passé à tabac qu'il est resté une huitaine de jours au plumard.

Un socialo de la famille de Karl Marx, Charles Longuet, se démancha le lendemain et réussit à taire relâcher les quatre anarchistes très dangereux... qui sont tout simplement des étudiants teintés de socialisme et dont l'un est même le fils d'un conseiller municipal.

Et voilà comment on écrit l'histoire... à la police et dans les quotidiens.

—o—

Ce que firent dans cette occase les quotidiens — ils le font couramment et continueront à le faire: ils inséreront sans vergogne la copie policière,

C'est bougrement malpropre!

Il y a pourtant une feuille qui a réussi à se distinguer en renchérissant sur la note de police: LES DROITS DE L'HOMME.

Ce quotidien, créé et mis au monde pour la défense de Dreyfus, en racontant l'arrestation, à la Drumontade de la gare de Lyon, des quatre anarchistes très dangereux a réussi à être plus dégueulasse que la PATRIE.

Et ce n'est pas peu dire, nom de dieu!

Qu'en conclure?

Que tous les bourgeois se ressemblent et qu'ils restent toujours bourgeois malgré le maquillage libérateur que — suivant les circonstances — ils se collent sur la tronche.

Certains types de la haute, apitoyés par les avaros qui ont dégueulé sur le casaquin d'un des leurs, ont pu gueuler contre sa condamnation — mais ça ne tire pas à conséquence!

Y a pas de pet qu'ils généralisent et qu'ils protestent contre la chière d'erreurs, de monstruosité et d'iniquités judiciaires dont sont continuellement victimes les pauvres bougres.

Ilé donc, ne soyons pas leurs dupes!

LE DROIT A L'ASSASSINAT

Sous l'ancien régime, les aristos faisaient brancher haut et court les bons bougres qui avaient l'audace de tuer lièvres et lapins.

Aujourd'hui, les chameaucrates font canarder par leurs garde-chasses les bons bougres qui ont l'audace de tuer lapins et faisans.

Comme progrès, c'est bougrement dégueulasse !

Le progrès a tout juste consisté à perfectionner le moyen de crever la paillasse des prolos.

En réalité, y a rien de changé ! Le droit à l'assassinat reste entier : les riches ont le droit de tuer les pauvres... mais les pauvres n'ont pas le droit de rendre la monnaie !

Ce qui vient de se passer à Angers et à Lillebonne en est une nouvelle preuve.

— 0 —

Il y a quelques semaines, aux environs d'Angers, un garde-particulier du duc de Brissac, — autrement dit un de ses assassins patentés, — déquilla un bon bougre, le braconnier Massonneau et le tua net.

Le pauvre gas était en train de tendre des lacets à la lisière d'un bois, en compagnie d'un camaro, quand l'assassin patenté s'amena et, sans avertissement, sans provocation, sans foutre ni merde, tira sur eux aussi carrément qu'il aurait tiré sur un lapin.

Les gardes ont l'habitude de seriner que les braconniers les provoquent et que s'ils tuent, c'est pour se défendre.

Quelle sacrée blague ! C'est toujours la ritournelle : c'est le lapin qui a commencé.

La vérité est que, lorsqu'un braconnier est surpris, il cherche à s'éclipser en douce et s'il lui arrive de se servir de son flingot, c'est parce qu'il se trouve en cas de légitime défense, — parce que l'assassin-patenté a déjà tiré sur lui.

Pour ce qui est de Massonneau, je crois bien qu'il n'avait pas de clarinette... Donc, il n'était guère dangereux pour le garde du duc de Brissac.

Or, si cette crapule l'a tué, — y a pas à tortiller : c'est bien un crime !

Les juges n'ont pas pris la chose au tragique : comme il y avait mort d'homme ils ont fait passer l'assassin-patenté en correctionnelle sous l'inculpation d'homicide par imprudence.

Et ils l'ont acquitté !

Pour un peu ils auraient félicité ce bandit et l'auraient engagé à repiquer au truc au plus vite.

Moins bidard a été le bon bougre qui se trouvait avec Massonneau et qui peut se dire revenu de loin... car lorsqu'on est au bout du fusil d'un garde-chasse, on est quasiment frit !

Le bon bougre a été salement engueulé par les chats-fourrés quand il a voulu expliquer que Massonneau a été déquillé sans provocation.

Pire que ça, cré pétard ! Avec un culot monstrueux, l'avocat-bêcheur a réclamé une peine sévère pour lui et l'acquiescement pour l'assassin.

C'est du toupet, mille dieux !

En effet, comme je l'ai dit, le garde-chasse a été acquitté ; quant au braconnier, les marchands d'injustice n'ont pas osé lui coller plus de 50 balles d'amende... mais, en catimini, ils ont dû recommander au garde de le déquiller à la première occasion.

— 0 —

Pas plus tard que dans la nuit de dimanche dernier, aux environs du Havre, à Lillebonne, l'assassin-patenté (autrement dit le garde-chasse) du jean-foutre Conninck, grand fricoteur du patelin, a aux trois-quarts tué un autre bon fieu.

L'assassin-patenté, un bandit nommé Maclarc, furetait dans les bois du Béquet, quand il guigna un bon gas, Alphonse Foldrain, un pauvre fieu qui, ayant une demi-douzaine de gosses à faire tortorer, s'est décidé à braconner pour donner la pitance à sa nichée.

En quoi il a richement bien fait, mille charognes !

Mais, comme beaucoup de prolos, je le soupçonne de n'avoir pas été jusqu'au bout de sa haine contre les chameaucrates et la clique dirigeante : quoique braconnier, je parie qu'il a eu la nigauderie d'élever sa marmaille dans la vénération des frontières et a seriné aux petits fieux que si les riches veulent les envoyer se faire casser la margoulette à la guerre ils devront marcher sans piper mot.

Ca, c'est un manque de jugeotte !

Pourquoi donc, quand on se campe hors la loi, n'a-t-on pas le nerf de s'y tenir ?

Un braconnier est un anarcho en herbe —

malheureusement, il ne s'en rend pas compte : c'est un anarcho inconscient !

Aussi arrive-t-il que les gas de ce calibre — au lieu de serrer la cuillère aux copains qui les félicitent de redresser l'échine — les reluquent de travers et, pour un peu, s'alignent avec la pestaille qui fait des mistouffles aux fistons à la redresse.

Quelle couche dénote ce manque de logique ! Mais, laissons ça...

Revenons à la tentative d'assassinat de Lillebonne : le pauvre bougre de Foldrain, quoique terriblement attigé, se traîna jusqu'à sa pièle — il est au pieu entre la vie et la mort...

Pour ce qui est de son assassin, les quelques grains de plomb qui s'étaient logés dans le cuir de son bras ne l'empêchèrent pas de courir à la gendarmerie où, turellement, il raconta les faits à sa façon : c'est lui la victime !

Aussi, les pandores ont-ils vivement radiné chez le braconnier pour le foutre en état d'arrestation et, à leur grand regret, vu son état alarmant, au lieu de le coller à la prison on a dû le transporter à l'hospice.

Que résultera-t-il de ce mic-mac ?

Ah, foutre, il n'y a pas à se creuser le citron pour conclure :

Si le pauvre bougre de Foldrain en réchappe il sera salé dans les grands prix.

Au contraire, son assassin, le garde Maclarc, sera acquitté — kif-kif l'assassin-patenté du duc de Brissac.

— 0 —

Je l'ai seriné en commençant : c'est le DROIT A L'ASSASSINAT... pour les bandits de la haute sur le pauvre monde — affirmé cyniquement.

Et ces pleins-de-truffes auraient bien tort de se gêner... puisque le populo se laisse faire.

En ce qui concerne le déquillage des braconniers, le DROIT A L'ASSASSINAT ne cessera d'être en vigueur contre eux que le jour où, de gibier, ils auront le nerf de se bombarder chasseurs.

Et, mille tonnerres, si les souhaits de bibi pouvaient y faire..., ça ne trainerait pas.

A Coups de tranchet

Galbeuses interjections. — A l'inauguration de l'Aquarium, en place de casquettes à trois ponts, les bouffe-galette anti-sémos s'étaient coiffés la hure de galurins grisaille.

Voilà qu'à un moment — où le silence était tellement éloquent qu'on aurait pu entendre voler le hanneton de Déroutède — Drumont se fout à gueuler, histoire de poser au bravache :

— A bas Lépine !...

De l'autre couchta, il y a eu, illico, un redressement général — une clameur générale a parti, pire qu'une flèche d'un arc bien bandé :

— A bas les con-com-bres !...

Du coup, la Chambre des députés s'est trouvée coupée en deux parties.

Souhaitons que ça reste kif-kif bourriquot !

..

Purée de microbes. — Puisque j'en suis à jaspiner de ce qui se maquille à l'Aquarium, que je raconte aux camaros la découverte que croit avoir faite ce gros sac de bouze de vache qu'on a qualifié Francisque Sarcey :

D'après un vétérinaire (ami de cette mouche à merde éléphantique) l'atmosphère de l'Aquarium est chargée d'une telle chiee de microbes que c'est le trou le plus malsain de Paris.

Aussi, d'après le pustuleux Sarcey, les bouffe-galette n'y font pas de vieux os : ceux qui n'en crévent pas vivement n'en valent guère mieux.

Voilà qui est chouette, mille tonnerres !

Ce n'est foutre pas le populo qui s'en plaindra.

Plus il crévera de cette engance légiféreuse, Mieux ça vaudra !

Quant à ce qu'a bavé le mouscailleux Sarcey, pour une fois — une fois seulement ! — il n'a pas dégueulé un mensonge :

Il est exact que l'Aquarium est la turne la plus malsaine de Paris.

Ça ne peut être autrement ! Il faudrait être plus idiot qu'un régiment de Francisques pour supposer le contraire.

Tout contribue à faire du Marais-Bourbeux un milieu infect :

Les odeurs de chaussettes russes des patrouillards, les émanations puantes que dégagent les chéquards, pots-de-viniers et autres fricoteurs, la bave des gagas, les glaviaux des bafouilleurs, la morve des punais, les fonds de liquette des gâteaux et foireux, le linge des véroleux...

Tout ça !... Et une litanie d'autres infections sur lesquelles je préfère glisser..., et me boucher le blair... contribuent à faire de l'Aquarium le trou le plus malpropre de Paris.

Et donc, pour une fois, l'ignoble Sarcey a bougrement raison :

L'Aquarium est une purée de microbes !

Avis aux ambitieux !



Ouvrons l'œil, nom de dieu ! la situation se corse, un vague relent de seize mai arrive à nos narines.

Y a du tirage à l'Aquarium, les nouveaux embauchés ont une allure rouspéteuse qui, pourvu qu'elle dure, les fera casser aux gages un de ces quatre matins.

Méline est au bout du rouleau. Malgré l'appui des réacs et des curés, il va rester le cul par terre... les radicaux vont lui damer le pion.

Certes si tout se bornait là, le changement serait mince, — les radicaux n'étant que des apprentis opportunistes et Bourgeois valant Méline, comme Bonnet blanc vaut blanc Bonnet.

Mais foutre, il faut tabler sur autre chose : le réveil du populo qui déteste cordialement la calotte et les richards.

Sous son impulsion les partis se pousseront au cul les uns aux autres, les vulgaires radigaleux marcheront talonnés par les sociaux à la manœuvre, aiguillonnés à leur tour par les révolutionnaires.

Et dam ! par ce chemin, on va à la dissolution. Félixque imitant Mache-ma-Honte saquera les bouffe-galette, de mèche avec les vieux cornichons du Sénat.

Après, c'est la guerre entre les chameaucrates, — la réélection des mêmes types, le conflit aigu entre la fripouillerie sénatoriale, l'empoté de la présidence d'une part, et de l'autre les députés forts de l'appui populaire ; des perspectives de coup d'état ou de révolution politique.

Une riche occasion pour les bons bougres, de fiche leur grain de sel dans la discussion et de mettre toute cette charognerie d'accord, en faisant virer la révolution politique, en Révolution sociale.

Mince de venette, qu'auront alors les jean-foutre de dirigeants !

Rien que d'y penser ils foirent dans leurs chausse.

« Zuze un peu », comme disent les gas de Marseille, « quand ce qui leur fout la puce à l'oreille sera réel et palpable... »

Y aura des pleurs et des grincements de dents chez les satisfaits et les ventrus, — pendant que par chez nous on rigolera ferme !

— 0 —

Je viens de dégoiser que, rien qu'à la perspective des prochaines luttes sociales, les bourgeois salissaient leurs pantalons, oyez plutôt ce bequet canaille et trembleur d'une tartine du GAULOIS qui, je ne sais comment, est tombée dans mes pattes :

C'est la révolution sociale qui s'annonce, qui bientôt nous menacera. Il est temps de se ressaisir et de faire enfin face à l'ennemi. N'ayons pas une Chambre de Malgaches ou sinon gare Gallieni.

Cette cochonnerie est signée « Desmoulin ».

Comprenez-vous maintenant, bougres d'empotés, sacrés trous du cul et belles gourdes, combien vous vous foutiez le doigt dans le croupion quand vous gueuliez « vive l'armée » au cours de la chamaille Dreyfuso-Esterhazienne ?

Lorsque vous acclamiez comme un régiment de bécasses, le Brennus et embrennant Pellieux et le jésuitard Boisdeffre ?

N'avez crainte ! que les mecs de la haute tremblent pour leurs carcasses et leurs coffre-fort — et sur le dos du populo vous verrez se faire la réconciliation de la vermine Dreyfusarde et de la pouillierie Esterhazienne.

Tant dans le civil que chez les sabreurs : Drumont, Millevoye, Déroutède, Thiebaud et toute la putaine clique marcheront de concert avec Yves Guyot, Scheurer-Kestner, Reinach, Trarieux pour vomir l'injure aux anarchos et pousser au massacre des travailleurs.

Tandis que, pour ce massacre, Esterhazy cou-

doiera Picquart et Gallifet qui, quoiqu'il ait laissé rouiller son sabre depuis 1871, ne sera pas en retard sur Boisdeffre et Galliéni.

Les chameaucrates n'ont pas tort de compter sur ce dernier pour la grande saignée des prolos. Il sera bougrement à la hauteur pour canarder les « Malgaches » de notre patelin ayant fait son apprentissage sur les « Malgaches » de la grande île.

D'autres monstres coloniaux seront sans doute là pour donner un coup de main; l'incendiaire Dodds, le décapiteur Archinard, le capucin Cuverville; d'autres encore, moins chargés de lauriers, mais qui n'attendent que l'occasion de se signaler et d'en cueillir.

Même sinistre rengaine qu'en 48 et en 71 ! Ce furent les triomphateurs d'Afrique, les pédérastes Changarnier et Lamoricière, le boucher Cavaignac, l'ignoble Bréa qui, pendant les quatre journées de juin 1848, firent amèrement regretter aux prolos de Paris d'avoir applaudi leurs exploits contre les Arabes et les Kabyles.

En décembre 1852, c'est un monstre de la même bande, Canrobert, qui se signale en mitraillant les foules désarmées.

Plus tard, en 1871, c'est l'illustre capitular Mac-Mahon, c'est Ducrot, Gallifet et autres bandits de la *petite Afrique* qui, après avoir constamment battu en retraite devant le Prussien, massacrent dans Paris 35.000 travailleurs, se vautrent jusqu'aux oreilles dans le beau sang rouge des révoltés.

—o—

Galliéni est de race et ne saurait démeriter de ses prédécesseurs. Ce pilier de lupanar et de sacristie n'hésitera pas une seconde à foncer sur le peuple....

Mais son sabre pourrait lui péter dans les mains !... Et d'autres, ce coup-ci, avoir le dernier mot.

C'est ce que je lui souhaite, cré bondieu de bois !

Comme entrée en danse, le chieur d'encre du GAULOIS souhaite la dissolution de la *Chambre des Malgaches* par son général, retour de Madagascar.

Une réédition du 18 brumaire... où le bandit corse, retour d'Egypte, balanstiqua l'Aquarium de Saint-Cloud.

Et Félicie ? quoi que vous en faites, bel écrivain de Coup d'Etat ?

Il se fiche pourtant en quatre pour faire du plat aux monarchiens et à la raticonnerie : il fait la courbette aux majestés, fait dire des messes, s'apprête lui aussi à dissoudre la Chambre et à rafistoler le pouvoir personnel.

Il est vrai qu'il n'a pas les brillants états de service d'un Galliéni. Mais il en a tout de même ! Il s'est signalé en 1871 contre les prolos parisiens : en qualité de chef de bataillon il aida au massacre des communards... tant et si bien qu'il y gagna la croix wilsonnienne.

Ça ne suffit pas, hein ? Et vous préférez le porteur d'épaulettes au tanneur à la manque ?

Quels ingrats que ces réacs ! et quelle foutue moule que le birbe présidentiel !

—o—

Aussi moules seraient les socialos si l'attitude éventuelle des gros matadors, en face d'une chambre simplement radicale, ne leur inspirait pas d'autres ruminades que celles qui trottent dans leurs caboche depuis quelques années.

Ces bougres là s'étaient laissés empaumer par la sacrée couillonade de la conquête des pouvoirs publics et, mille dieux, ils se voyaient déjà enquillés dans les conseils cipaux et même en majorité à l'Aquarium législatif.

L'un d'entre eux avait même prédictionné le triomphe pour 1898.

Il a fallu déchanter, cré pétard, reconnaître que la fameuse « conquête des pouvoirs publics » était plus cotonneuse qu'on ne se l'était fourré dans le ciboulot.

Il faudra reconnaître aussi que, comme chemin de traverse, pour arriver plus rapidement à la Sociale, cette sacrée conquête des pouvoirs ne vaut pas tripette.

En effet, mille charognes, supposons (les suppositions ne coûtant guère !) supposons l'impossible : une Chambre en forte majorité socialiste, manœuvrant à coups de décrets pour le dégorgeement des richards et un chouette agencement de la vie sociale.

Nom d'un tonnerre, les chameaucrates ne se tiendront pas pour battus, ils n'attendent même pas le premier décret pour foutre en branle le sabre d'un Galliéni quelconque.

Et alors, ce sera la révolution qu'on avait cherché à économiser : la parole sera à la poudre et le silence aux avocats !

Donc, pourquoi ne pas commencer par le commencement ?

A l'heure qu'il est « veiller au grain » comme

disent les matelots flairant l'orage, savoir profiter des bisbilles bourgeoises, des dislocations, des conflits qui se préparent et qui détermineront l'affaiblissement du pouvoir pour faire nos affaires, nous préparer à notre révolution.

Ce n'est pas à Paris qu'elle se fera *notre révolution* !

Foutre pas ! C'est partout ! Dans tous les patelins de la ville et de la cambrous-e.

Ce n'est pas les pantins politiques qui en seront les auteurs, mais nous-mêmes, les turbineurs des champs, de l'usine, « mossieu Tout le Monde », la foule anonyme....

Notre révolution ce n'est pas la conquête des municipalités et des sièges législatifs, l'avènement au pouvoir du quatrième Etat, la centralisation à outrance de toutes les forces du pays, l'entassement des moyens de production et de toute la richesse aux mains de la gouvernance, une oligarchie de contremaitres trônant à la place des anciens seigneurs....

Non, foutre de foutre ! *Notre révolution* c'est la déchéance politique de la bourgeoisie, la dislocation de l'Etat, l'expropriation des capitalistes, la prise de possession par le populo des usines, de la terre, des voies de communication et de transport... de tout le saint-frusquin social en un mot.

C'est la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, la mort de l'autorité, l'anéantissement des religions, la mise au rancart de l'impôt, de l'hypothèque, de la rente, la libre association des individus libres, la libre fédération des associations libres.

Une pareille révolution ne peut se faire dans les parlements ! Elle n'est pas du ressort des réthoriciens à la langue bien pendue. Elle se fera dans la rue, sur les places publiques, dans les campuches, avec le concours de tous les opprimés, avec l'action commune de tous les bons bougres.

« L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ! »

C'est les vieux internationaux qui l'ont dit, — et ils ont dit vrai, mille marmites !

LE PÈRE BARBASSOU.

ETIÉVANT

Après l'avoir laissé mijoter à Mazas et à la Conciergerie pendant plus de trois mois, les marchands d'injustice se décident enfin à faire passer Etiévant à condamnation.

C'est le 15 juin qu'il va défilé devant la Cour d'assises.

Que sera son procès ?

Les chats-fourrés vont-ils se payer la fantaisie de faire les généreux à son égard ?

Le pauvre fiev a un tel dégoût de la putainerie actuelle, il s'est tellement trouvé comprimé, étouffé, laminé, dans les engrenages de la garce de société bourgeoise qu'il n'y veut plus vivre.

La dernière crapulerie qui lui tomba sur le casquin : la relégation pour son article du LIBERTAIRE — article que le fouille-merde Bertulus avait eu dans les pattes et avait proclamé anodin — l'exaspéra complètement.

De là son acte !

Et, si il a mouché des sergots, la faute en est à Bertulus et aux jugeurs qui lui administrèrent la relégation.

Quoi qu'il arrive d'Etiévant, la question restera entière :

Le moyen de supprimer les révoltes n'est pas de supprimer les révoltés — il n'y a qu'une solution efficace : faire disparaître les causes de révolte.

Parfaitement, nom de dieu !

Mais, foutre, quand des bons fieux essaient de faire entendre cela aux chameaucrates, ces couillons se bouchent les oreilles.

Tant pis pour eux !

Chouettes Réunions

L'agitation en faveur des insurgés italiens prend chaque jour une extension faramineuse.

La haine qu'inspire les atrocités des galonnards macaroniques se manifeste par des réunions emmanchées un peu partout.

Et, à toutes ces réunions, le populo applique en masse pour se solidariser avec les victimes de la bourgeoisie italienne, — aussi féroce que nos versaillais de 1871.

Jeudi dernier, c'est avenue Daumesnil, à la

Porte Dorée qu'il y a eu une chic réunion : Louise Michel et divers autres copains y ont pris la parole.

Samedi, aux Mille-Colonnes, rue de la Galté, la salle était archi-pleine et les jaspinages de Louise Michel et de Girault ont été très écoutés.

À la sortie, tous les bons bougres ont en chœur entonné la *Carmagnole*.

Le même soir, à Pantin, les groupes de la Jeunesse Socialiste avaient emmanché une réunion galbeuse. Ces jeunes sont des fistons qui promettent : ils ne sont pas manchots, — et j'espère bien qu'ils ne se laisseront pas embobiner aussi facilement que leurs paternels. Ils ne sont pas encore tout à fait anarchos, — mais ça viendra..., laissez pisser le mouton !

Outre Allemane — qui est très bien tant qu'il n'est pas candidat, — le copain Brunet a pris la parole et son jactage a été savouré kif-kif un piccolo rupin.

Dimanche, à Levallois-Perret, rue Vallier, c'est devant 800 à 900 personnes que Louise Michel et Broussouloux ont dégoisé, tant sur la révolution italienne que sur la question du pain cher.

Voilà qui est bath, nom de dieu ! Mais il ne suffit pas de s'indigner contre les atrocités perpétrées par les crapules d'Italie, il faut encore que ce qui arrive aux pauvres frangins d'Italie nous serve de leçon : les révoltés ont été vaincus parce que les socialos à la manque ont refusé de prendre part au mouvement.

Voilà ce qu'il faut se fourrer dans le citron !

Et il faut se rendre compte que c'est l'aboutissant de la manie politiciailleuse :

Ces couillons de socialos légalitaires étaient tellement tourneboulés par l'envie de décrocher la timballe du pouvoir qu'ils ont perdu de vue la réalité et, lorsque le populo affamé et inconscient s'est soulevé, au lieu de lui donner un coup de collier ils l'ont laissé écabouiller par les massacreurs.

Or, mille bombardes, c'est ce qui nous pend au blair, en France, si on ne s'oriente pas carrément vers le chambardement en tournant le cul à la politique, aux élections et à toute la putainerie qui en résulte.



Candidat écaeuré

Fourchambault. — L'agitation anti-votarde a fait son petit effet dans le patelin.

Tous les politiquailleurs fumaient après les copains — pire que des locomotives en chaleur.

Et, ce qui a fait groumer le plus tous les hurluberlus adorateurs du muselage universel c'est de voir, au scrutin de ballottage, un candidat refouler à la votellerie : c'est un riche bougre, Georges Tillier, qui a donné sa démission de candidat, déclarant que la votellerie est une infection et qu'il n'y a d'espoir pour le populo que dans un chambardement général.

Ah, foutre, c'est ça qui serait rupin, si tous les mendigoteurs de suffrages suivaient l'exemple de Tillier !

Saloperies votardes

Ponts-et-Marais est un patelin de la Seine-Inférieure où le principal bague est une fabrique de papier.

L'exploiteur a décroché une écharpe municipale en se disant républicain et, ça fait, il a retourné sa veste et s'est dévoilé un larbin des cafards.

Ce chameaucrate, non mé Durife n'a rien trouvé de mieux pour faire voter ses esclaves selon ses désirs — pour le cléricochon Laborde — que de leur rincer la dalle jusqu'à plus soif.

L'alcool est — y a pas d'erreur — le meilleur moyen de prouver l'excellence d'un candidat.

Quelle sale putainerie, nom de dieu !

Un bon bougre, à la solde de la mairie n'ayant pas voulu marcher sous les ordres du Durife a été révoqué et pour inspirer la terreur à ses prolos, le jean-foutre a fait afficher dans sa fabrique la révocation de l'employé cipal.

« Avis aux rouspéteurs : que personne ne bouge !... ran !... »

C'est du culot, mille dieux !

Mais y a pas à s'épater de ça : les patrons fe-

ront la pluie et le beau temps jusqu'au jour où nous les ferons démissionner et où on s'alignera pour turbiner sans eux.

La Cage du singe morveux

Nîmes. — Les camaros ont lu la trufferie du môme Juvénel; mais ce qu'ils ignorent c'est la vacherie qui règne dans le bagne à papa :

Un fiston à la redresse, qui en a été saqué pour s'être rebiffé, m'apprend que ce maître en grimaces ne trouvant pas suffisant le bénéfice qu'il agriche sur ses acheteurs, l'augmente par une exploitation faramineuse sur ses esclaves: ils doivent être rentrés à 7 heures du matin et, pour cinq minutes de retard c'est cinq sous d'amende, pour un quart d'heure c'est dix sous, pour une demie heure c'est la demie journée.

Les mieux payés, contre-coups et lèche-bottes, palpent cent sous par jour; le vulgaire 50 sous; les pauvres bougresses, vu leur faiblesse et leur manque complet de résistance à l'exploitation sont encore davantage grugées: elles gagnent de 20 à 30 sous par jour!

Quant aux gosses, c'est pire encore: 15 francs par mois!

Le bon sieu qui me tuyaute, n'étant pas de la famille des moules à gaufres, demanda un jour au patron:

— Puisqu'il y a des amendes pour le retard à la rentrée, pourquoi n'y a-t-il pas des suppléments pour le retard à la sortie?

Dam, ce ne serait que logique!
Mais le singe ne l'entend pas de cette oreille: il répondit qu'il y avait une heure fixe pour l'entrée, mais non pour la sortie.

Faut-il en conclure qu'il pourrait garder ses esclaves jusqu'au lendemain matin?

Et foutre, c'est presque ça!
Mais aussi, pourquoi donc les prolos se laissent-ils faire? Il y a toujours mèche de rouler le patron quand on veut.

Pourquoi, par exemple, quand un prolo reçoit cinq sous d'amende ne fait-il pas pour vingt sous de sabotage à l'exploiteur?

Le prix de la trahison

Dieppe. — Le sénateur de la Seine Inférieure, Gustave Rouland, ancien badingueusard, qui a donné son nom à une rue de la ville, étant parti pour le royaume des taupes, a été porté en terre à Paris, le 2 juin.

Son fils, un bouffe-galette et son gendre, une tête de veau sénatoriale, conduisaient le deuil.

Cette famille est une pépinière de dirigeants, — et ça n'a rien d'exceptionnel, nom de dieu: dans notre garce de société il y a des familles de maîtres et des familles d'esclaves.

Y a belle lurette que le Rouland ne battait que d'une aile et les ambitieux le guignaient, attendant sa mort avec bougrement d'impatience.

Et, maintenant, c'est à qui chaussera ses souliers!

Un canard de la région, imprimé à Eu, et rédigé par des culs-bénits discute déjà à qui revient la place?

Il y a bien Gervais, le marchand de « petits suisses », bouffe-galette blackboulé à la dernière foire électorale....

Mais, soit qu'il n'ait pas distribué assez de ses fromages, soit qu'ils ne fussent pas frais, on lui tourne le cul: le seul, l'unique qui puisse faire un cornichon sénatorial présentable c'est Bignon, le maire d'Eu.

C'est juste! Un marché a été passé: le vieux papa du maire d'Eu a été wilsonné par Méline, il y a trois mois... voilà le motif!

En bon fils, afin de ne pas défriser papa, le maire d'Eu a envoyé aux vieilles lunes ses promesses démocratiques et républicaines et a pistonné un réac agréable à la gouvernance: une doublure de Greffulhe le millionnaire.

Et maintenant, la gouvernaille va tenir sa parole: pour être pair de France le maire d'Eu n'aura pas à attendre le retour de Gabelle, — il sera sénateur, ce qui est kif-kif!

Ainsi, il recevra le prix de sa trahison: car il a plaqué ses promesses républicaines, pour se foutre au service des cafards et des réacs.

La morale de l'histoire, la voici: mon bon populo, tous ces blagueurs d'exploiteurs se foutent autant de la république... que de toi! Ils n'ont qu'un dada: faire leur beurre, — à tes dépens, comme de juste.

Un bureau de tabac pour leur maîtresse, une décoration pour papa, une bonne place pour eux ou leurs rejetons... et on en fait tout ce qu'on veut!

Ah, si nous étions moins gourdes, ça change-

rait: on foutrait des coups de pied dans le cul aux « familles de maîtres » et on vivrait entre nous sans vermine dirigeante sur le dos!

Le Martyre d'un Bleu

par
ANDRÉ TRÉGASTEL (4)

Il avança de trois pas sur Cossard immobile:

— Pourquoi as-tu osé lire cette lettre, qui est à moi? répliqua le malheureux.

— Parce que je voulais voir si ta vieille carcasse de mère est aussi bête que toi!

Le rire prêt à éclater sur les lèvres des hommes s'y figea en une seconde. Cossard, blême, les dents serrées, les yeux hagards, avait asséné, de la poignée de sa baïonnette, un coup terrible sur la tête de Braouézek, qui roula sur le sol. Cossard ne se possédait plus: il se rua sur l'insulteur, lui arrachant la face avec ses ongles, lui labourant le ventre à coups de pieds, enfonçant enfin ses dix doigts dans le cou du cuisinier, qui hurlait: « A moi! » d'une voix de plus en plus rauque. Soudain il cessa de crier, mais dans ce paquet de chair inanimée et saignante, Cossard avec des mouvements d'oiseau de proie, fouillait encore du pied et des ongles.... Il fallut trois hommes pour arracher le malheureux du corps de Braouézek auquel il était comme rivé....

L'adjudant et le sergent accourus au bruit saisirent solidement Cossard et lui lièrent les mains par précaution, bien qu'il ne fit plus de résistance. Deux minutes plus tard, il était mis en cellule.

IV

Le sergent lut d'une voix haute et sèche, au milieu du cercle formé par les hommes dans la cour:

« Rapport du....

« A deux heures, bains pour le troisième bataillon....

« La corvée des marqueurs partira demain matin à sept heures pour le champ de tir....

« Le colonel déplore profondément l'exemple donné au régiment par la fin honteuse du soldat Cossard, trouvé pendu dans sa cellule hier matin. Cet homme, après s'être livré aux violences les plus graves sur un de ses camarades sans défense, n'a pas eu le courage de subir la peine à laquelle sa faute l'avait exposé. Après avoir commis l'acte d'un lâche, il a eu la fin d'un lâche. Le soldat Cossard s'est rendu indigne des honneurs que l'armée accorde à ses morts....

« Rompez! »

Au petit jour, le caporal de garde, en entrant dans les salles de discipline, l'avait trouvé à genoux, dans l'attitude de la prière; mais ses genoux ne touchaient pas le sol: sa cravate le soutenait au-dessous des barreaux de la fenêtre; sa figure était sans angoisse, à peine changée; les yeux seuls, qui jadis cherchaient toujours dans l'infini une vision mystérieuse, étaient clos — l'ayant trouvée peut-être. Après de lui, un petit tas de cendres se dispersa, s'enfuit en tourbillonnant quand le caporal ouvrit la porte: Cossard avait brûlé ses lettres avant de mourir.

La nouvelle fit peu d'impression dans la caserne: ce n'était pas la première fois que des ames de vingt ans prenaient leur volée dans la cellule basse du corps de garde; puis Cossard n'était pas aimé, il était inutile, encombrant, il n'avait pas son emploi dans la terrible et impitoyable machine de guerre. L'agitation quotidienne ne laisse pas aux vivants, dans le métier militaire, le temps de songer aux morts.

L'ordre du jour du colonel, rédigé sur la foi de quelque rapport incomplet et faux comme ils le sont tous, ne provoqua aucune réflexion: les hommes écoutèrent la parole du colonel militairement, la bouche close, acceptant de leur supérieur hiérarchique les appréciations morales comme ils eussent accepté la consigne quotidienne.

Car il en est ainsi dans l'armée: le soldat, — exception faite pour quelques indépendantes natures d'élite, est si parfaitement assoupli à la discipline, si complètement annihilé devant la toute-puissance de ses chefs, si déshabitué de manifester ouvertement ses opinions, qu'au bout de peu de temps sa passivité devient de l'inconscience. Transformation qui d'abord se limite aux choses du métier: l'homme agit sans savoir pourquoi, sans comprendre et sans penser; l'impossibilité de la discussion ouverte lui fait trouver vaine la discussion intime. Le voilà préparé

à tout subir: le jour où, selon le mot d'un ancien, le cordonnier juge plus haut que la chaussure, où le chef militaire (cela arrive quotidiennement) croit devoir s'arroger le droit de pénétrer dans la conscience de ses hommes, et, publiquement, d'évaluer leurs actes moraux, il ne trouvera pas devant lui un esprit ou un cœur capables de reviser le procès, — comme si c'était un acte d'indiscipline de casser un jugement de cette nature, tombé du haut de l'échelle hiérarchique. Et sur quoi pourtant s'appuient ces « affichages » de chaque jour? Quelle valeur ont les enquêtes sur lesquelles on flétrit ces hommes? Quelles données peut avoir ce juge d'occasion, qui du fond de son cabinet, stigmatise une âme dont il n'a jamais pu connaître la formation, les secousses, les déchirements, et sur laquelle il n'a pas même les renseignements que fournit à la justice ordinaire le plus vulgaire des rapports de police? N'importe; du haut de son grade, il laisse tomber la parole qui peut être décisive, et la Grande Muette, qui n'est plus que la Grande Inconsciente, n'ose réhabiliter, même par une secrète pensée, celui que le chef a renié devant elle....

Lorsque le sergent eut fini la lecture de l'ordre du jour, les hommes retournèrent au labeur quotidien; et rien ne tressaillit en eux lorsque, voilé sous la toile du brancard, le corps du camarade traversa la cour sur les épaules de quatre hommes, transporté dans une des salles de l'infirmerie.

Sur le trajet du cadavre, un groupe récitait la théorie et machinalement, un bleu disait d'une voix lasse:

« Les supérieurs doivent être pour leurs inférieurs des guides bienveillants.... Ils auront toujours pour eux les égards dus à des hommes dont le dévouement procure leurs succès et prépare leur gloire.... »

V

— Un homme de garde! cria le sergent à la porte du quartier. Conduisez cette femme à l'infirmerie, salle H.

L'homme, sans quitter sa pipe, fit un signe indifférent à la personne qu'on lui désignait et la précéda vers le local indiqué.

— C'est là, dit le soldat en lui montrant de loin une porte basse, et il s'en alla.

(A suivre.)

Flambeaux et bouquins

LA FIÈVRE, par Louis Lumet (chez Stock, Palais-Royal, le volume, 3 fr. 50) est le premier bouquin d'une série de quatre qui raconteront la vie d'un jeune homme dans la société.

Dans LA FIÈVRE s'étale la putainerie politique, le fourbi électoral, le maquignonnage du vote. Le « jeune homme » a vu de quoi il retourne et est obligé de déguerpir de son patelin, parce qu'il a clamé sa conviction et s'est fichu à dos tous les ambitieux et les mangeurs de blanc de la politique.

— DEVANT LA VIE, par Ch. Max (édité à la Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte) est aussi un roman empreint de vigoureuses aspirations sociales.

— DÉTERMINISME ET RESPONSABILITÉ, par A. Hamon (2 fr. 50 le volume, chez Schleicher, frères, 15, rue des Saints-Pères). Dans ce bouquin est posée la doctrine matérialiste, démontré l'irresponsabilité des individus et par conséquent toute l'odieuse barbarie des tragiques comédies judiciaires.

L'ATHÉISME, par Auguste Haro (chez Schleicher) est un bouquin de poésie.

On ne s'en douterait pas, nom de dieu!
C'est très chouette de cogner sur Dieu et toutes les couillonades religieuses; mais le faire en vers, ça m'en bouche un coin!

— Il germe une « nouvelle école » d'écrivains: les *Naturistes* — et ils écrivent avec une sacrée boursoufflure!

A Bruxelles, Eugène de Montfort a publié un *EXPOSÉ DU NATURISME* et, à Paris, à la Bibliothèque du Mercure de France (15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain) CHAIR — comme qui dirait un Cantique des Cantiques moderne.

— Chez Stock, dans LE BAILLON EN 1766, Alfred Meyer raconte le procès de trahison intenté il y a plus d'un siècle à Lally-Tollendail, par la clique justiciarde et galonnaire.

Il n'y a foutre pas besoin d'aller si loin chercher des erreurs et des horreurs judiciaires: il suffit de relancer le présent — ça fourmille d'iniquités!

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 8 h., 51, rue de l'Ouest.

— Groupe Communiste du XIV^e. Samedi 11 juin, à 8 h. 1/2, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, conférence par le compagnon Albini.

Sujets traités : l'évolution socialiste, le programme du groupe socialiste à la Chambre.

— LA BASOCHIE, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux, affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— L'HARMONIE, groupe d'études sociales, réunion les mardis soirs, au café, 69, rue Blanche.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— Comité Proudhonien du Contrat social 37, rue Clignancourt, café Poirier, réunion privée tous les mardis à 8 h. 1/2 du soir.

Banlieue

SAINT-DENIS. — « Les Egaux », réunion le jeudi et le samedi, à 8 h. 1/2, salle Ollivier, rue du Port. Jeudi, causerie sur le coopératisme.

— « Jeunesse Egalitaire », réunion le mardi, salle Ollivier, rue du Port.

AUBERVILLIERS. — Samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Lafond, route de Flandre, 23, conférence publique et contradictoire.

Sujets traités : les événements d'Italie et d'Espagne, Cuba libre.

Orateurs : Louise Michel, Brunet, Tortelier, Prost.

CLICHY-LEVALLOIS. — Samedi 11, salle Durand, rue Valentin, 7, à 8 h. réunion des copains pour l'organisation de plusieurs réunions.

Province

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. P. S. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussous; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

CEPTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bressquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

LYON. — Samedi 11, à 8 h. 1/2, salle des Folies-Gauloises, rue de l'Arquebuse, grand meeting.

Sujets traités : La révolution en Italie et en Espagne, Cuba libre.

Orateurs inscrits : Léon Verleye, Jean Marestan, Anthelme Simon, Beynier, Ducroux, Marietton, Delange, Pichon, Jules Simon, Gothon, Boriassé.

Entrée : 0 fr. 30.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée, Courbet.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Nimois, à droite de la gare.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désiraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Réunion des copains, samedi à 8 h. 1/2, rue du Mont d'Arène, 45, buvette du Lavoisier.

— Ceux qui désirent étudier la question sociale et hâter l'avènement d'une société meilleure sont priés de se réunir au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre, tous les samedis.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous

les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

LE MANS. — Les lecteurs du « Père Peinard », des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Shorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le « Père Peinard » est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

ROUBAIX. — Les copains du « Cravacheur » viennent de rééditer la *Peste religieuse* de Most. Les camarades désirant cette intéressante brochure n'ont qu'à s'adresser au « Cravacheur », 78, rue de Mouvaux, qui leur en fera l'expédition. — 3 fr. le cent, frais d'expédition en plus.

SALON. — Réunion des libertaires Salonais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

LILLE. — Le « Père Peinard » est en vente chez Poissonnier, 24, rue des Roblets.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doure, bistrot.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

SAINT-ETIENNE. — Tous les copains sont invités à se rendre le samedi 18 juin, à 8 h. du soir, à Bellevue, café Vve Giraudon, Urgence.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

GAP. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

ALBERTVILLE. — Le *Père Peinard* est en vente au kiosque de la rue de la République. Le copain Gonthier, forgeron, le porte à domicile et il invite les camarades qui voudraient aider à créer une Bibliothèque Sociale à se rendre le dimanche soir, café Boutin, place de la Liberté.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

GENÈVE. — Les libertaires de Genève viennent de former un groupe d'études sociales. Tous les copains pourront se réunir à l'avenir, au café Roch, rue du Parc, Eaux-Vives, Genève.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

P. Bordeaux. — B. Havre. — F. Toulon. — B. Mirepoix. — C. Fourchambault. — T. Bourg de Thizy. — P. Londres. — M. Perpignan. — N. Alger. — M. Juvisy. — B. Vézetz. — T. Chauny. — N. Rouen. — S. Cette. — G. Cavillon. — M. Troyes. — P. Commeny. — J. Lons le Saulnier. — J. Limoges. — C. Reims. — M. Sancerres. — V. Nîmes. — Ci Saumur. — H. Angers. — R. Roanne. — Mme B. Genève. — B. Liège. — G. Domart. — F. Amiens. — L. Combré. — P. Brioules. — R. Deville. — R. Bézenet. — A. Elbeuf. — L. Orléans. — Reçu règlements, merci.

— L. Combré : Tu recevras demain.
— R. Deville : Distribue-les.

Colonie Libertaire

La souscription pour la Colonie Libertaire continue son petit bonhomme de chemin, on approche du billet de mille, en voici le décompte :

Liste précédentes publiées par le « Père Peinard », 450 fr.

Reçu par les « Temps Nouveaux », 9 fr.

Reçu de Sibérie K. S. 15 roubles, soit 40 fr.

Souscription de « L'Aurore », 468.20.

Total : 965.20.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

POUR LES DÉTENUS POLITIQUES

Collecte faite à Pantin (Union de la Jeunesse) par Brunet 5 fr., deux amoureux, par Martin 1.50, réunion de Levallois-Perret, par Decan 0.55, un ébéniste 2 fr., un démolisseur de pontifes 1 fr. Total 10.05. Merci à tous.

N. B. Rectification sur la collecte faite à la Maison du Peuple, le 28 mai : sur les 24 fr. il y avait 4.15 remis par Brunet.

Envoyé à trois camarades 20 fr.

Pour la Révolution italienne

Le Groupe d'initiative pour la Révolution italienne a reçu :

Les guenies à Ericot 5 fr., recette et collecte de la salle Octobre 32.25, le père Louis 1 fr., son frangin 1 fr., G. Domarain 2.50. Recette des Mille-Colonnes 144.25, collecte 11.05, collecte Julot, Levallois 1.30. Total, 198.35.

En caisse : 88.85. Total net : 287.20.

Frais d'organisation des meetings de la salle Octobre et des Mille-Colonnes : 161.20.

Envoyé à Enrico Ferri 100 fr. Remis aux réfugiés à Paris 15 fr.

Remis à Louise Michel, frais de déplacement 10 fr.

Total : 286.20.

Reste en caisse 1 fr.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD :
G. Domart 0.50, L. Réols 0.45, 2 mitrons chacun 0.50.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publié par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol. 1, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1, 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8^o, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuvilla, Paris



Ohé, les charognes d'Espagne, gare au pet Américain!